

quelques kilomètres de la ville, le train royal s'arrête. M. Wagner attend le Roi qui monte en voiture avec lui, les chevaux partent au galop. Le Roi et le musicien vont au théâtre et la première répétition générale commence. Le souverain a demandé à être seul dans la salle, M. Wagner lui a fait comprendre qu'à cause de l'acoustique, il fallait des spectateurs.

Très-bien, a dit sa Majesté, mais je ne veux pas être vu ! qu'on éteigne le gaz dans la salle

Et, caché dans l'obscurité, le Roi a écouté avec recueillement. Après la première répétition, il est allé coucher à son château sans traverser la ville. Cela a duré 4 jours. Après la dernière répétition générale, Wagner a reconduit le prince en voiture jusqu'à la station où attendait le train royal, et sa Majesté est reparti pour son château de Hohenschwanggen près Munich où elle vit en solitude. C'est de là que le Roi part à tout instant sans prévenir qui que ce soit. La dernière fois qu'il est venu à Nancy pour y faire des études archéologiques, il n'avait même pas prévenu ses ministres. Quelle existence curieuse et pleine de mystères ?

Ce qu'il y a de plus curieux en Wagner, c'est l'éternelle contradiction de son esprit. Il veut s'élever sur les hauteurs de l'idéal, il fait chanter les dieux, les monstres et les nains, il lui faut tout l'attirail des féeries parisiennes et pour la mise en scène il exige le plus grand réalisme. L'hiver dernier, à Vienne, Wagner a mis en scène le *Tannhäuser*; aussitôt il a exigé du directeur douze chevaux de chasse pour la fin du premier acte. Les écuries impériales lui ont fourni les douze chevaux. Le lendemain autre exigence; il lui faut des chiens de chasse; on va chercher la meute impériale. Aux premiers accords de l'orchestre, les chiens qui n'ont pas l'habitude de la scène, commencent à aboyer. M. Jauner, le directeur, pâlit :

—Eh bien, maître ? dit-il, qu'en pensez-vous !

—C'est parfait répond Wagner, voilà une vraie chasse.

De tout ce que les artistes me racontent sur cet homme curieux, il résulte à l'évidence que M. Wagner est un de ces esprits comme il y en a tant, qui, de parti pris, font toujours le contraire de ce qu'on leur demande. Ainsi le directeur du théâtre impérial de Vienne, mon ami Jauner, avait supplié Wagner de l'autoriser à convier quelques amis intimes à la répétition générale de la reprise du *Tannhäuser* avec le concours des chiens impériaux et royaux.

—Si j'aperçois un seul spectateur dans la salle, lui répondit le maestro d'une voix cassante, je lèverai la répétition :

Jusqu'ici, rien à dire. Mais nous arrivons aux fêtes de Bayreuth. Inutile de venir avant le 13, se dit le public à quatre cents francs par tête, puisqu'il est défendu d'assister aux répétitions. Eh bien ! non. la salle était bondée. Seulement, on payait pour assister aux répétitions. Wagner laissait entrer le public pour l'aider à combler le déficit considérable. Le public a fourni à Wagner pour les douze représentations de Bayreuth (car il y a trois séries) quelque chose comme trois millions de francs. Ce que le Roi a donné, nul ne le sait, mais personne n'ignore que le souverain de la Bavière est forcé d'aligner une dernière subvention de quatre cent mille francs pour que M. Wagner puisse péniblement joindre les deux bouts.

En passant, j'ai vu la villa de l'homme de l'avenir. La façade est tirée de toutes sortes de vers tirés de ses œuvres, et au-dessus de la porte un peintre a retracé une scène de je ne sais quel opéra; comme on fait à l'Ambigu, quand on reprend le *Navfrage de la Méduse* ou tout autre vieux mélodrame. Quant au maître, je ne l'ai pas encore aperçu, il ne quitte pas le théâtre.

Donc, tout va bien. A demain le prologue l'*Or du Rhin*, un seul acte qui ne dure pas moins de deux heures et demies. Nous serons *bouclés* à cinq heures précises. Je vais à la recherche d'un notaire pour lui dicter mes dernières volontés, car on ne sait pas ce qui peut arriver. Dès à présent je vous prie de faire ramener mon corps à Paris, au cas où je viendrais à succomber sous le poids de ces opéras énormes. Le *Crépuscule des dieux* (quatrième journée) com-

mence à quatre heures de l'après-midi pour finir vers minuit. On ferait bien d'établir des ambulances aux alentours du théâtre.

Enfin, cela se corse. Les trains arrivent avec des retards de cinq à six heures ! Il n'y a plus de chambre à louer. Les pick pockets sont fidèles aux rendez vous ! Impossible de vous dire ce qui se passe dans cette petite ville. Les habitants deviennent fous. Ils avaient compté sur le public de la première série, mais l'idée ne leur était pas venue qu'on viendrait de cinquante lieues à la ronde pour voir des étrangers. C'est une cohue. On manque de vivres. Dimanche soir, tandis que Wagner recevait un choix d'amis désireux d'entendre l'abbé Listz, qui est descendu chez le maestro, dimanche soir, dis-je, nous étions une vingtaine de camarades de tous les pays, mourant de faim et ne trouvant rien à manger. Dans les restaurants, les garçons affolés s'écriaient en nous voyant entrer :

—Il n'y a plus rien ! Il n'y a plus rien !

Devant les brasseries, quel spectacle ! L'intérieur bondé, la rue envahie par une foule extraordinaire; les plus fatigués assis au milieu de la chaussée sur le pavé. Quelques-uns sur des chaises que des voisins, par pitié pour cette foule affamée, avaient complaisamment prêtées aux plus exténués. Au milieu de cet affolement quelques effarés racontaient comme quoi les pick pockets leur avaient pris le porte-monnaie, la chaîne et la montre.

Wagner est, à ce qu'il paraît, furieux contre le pauvre Jauner qui est la cause de ma présence.

Quand on me demande si j'aime la musique de Wagner je réponds naïvement :

—Le maître veut qu'on entende ses quatre opéras à la fois. Donc, je n'aurai pas d'opinion avant jeudi prochain.

En attendant j'envoie tranquillement mes articles, sans me soucier s'ils plaisent ou non aux fanatiques.

De temps en temps, en passant devant un groupe, j'entends des grognements et je vois des yeux féroces rouler dans les orbites comme des soleils de feu d'artifice. Il y a là surtout un Wagnérien, qui se promène avec un chapeau haut de forme et couvert de plumes d'autruches ! Chaque fois qu'il me rencontre, il pâlit et par un mécanisme injémeux les plumes d'autruches se dressent de terreur sur son chapeau.

Quelle soirée je viens de passer ! L'empereur ayant fait dire à M. Wagner qu'il lui serait désagréable d'aller au théâtre à cinq heures de l'après-midi, l'*Or du Rhin* a commencé deux heures plus tard. Dès six heures j'étais sur la colline d'où le théâtre de Wagner domine la ville. Je vous ai dit déjà que vu de dehors il ressemble à un concours régional. De la villa Wagner, le mot d'ordre était parti de venir en tenue de ville, mais toutes les personnes en évidence étaient en habit noir et cravatés de blanc.

On attendait l'Empereur et les princes conviés à la fête. Vers sept heures du soir, je vis apparaître sur un balcon au sommet du théâtre, des trompettes annonçant qu'on allait commencer. Wagner a remplacé les sonnettes électriques par une fanfare tirée des motifs de son prologue. Il en sera ainsi tous les soirs, et chaque fois la fanfare sera empruntée à l'opéra du jour.

Me voici dans la salle, à peine éclairée. Depuis l'orchestre invisible les gradins montent à la hauteur d'un deuxième étage de nos théâtres parisiens. Des fauteuils et rien que des fauteuils. Figurez-vous une salle ne contenant qu'une seule espèce de places comme l'amphithéâtre de l'Opéra. Tout en haut, derrière le dernier rang des fauteuils, la loge royale tenant toute la largeur de la salle; sur les côtés, rien, sauf quelques colonnes destinées à cacher la nudité de ces murs. Pas d'orchestres, comme vous le savez. Entre le premier rang des fauteuils et la scène, un fossé large de cinq mètres, c'est là que sont enfouis les musiciens cachés aux yeux du spectateur par une sorte de capote de cabriolet qui s'avance assez au-dessus de l'orchestre, pour que, d'aucune place, on ne puisse apercevoir seulement le bout d'un archet. Le chef d'orchestre, placé derrière ses musi-